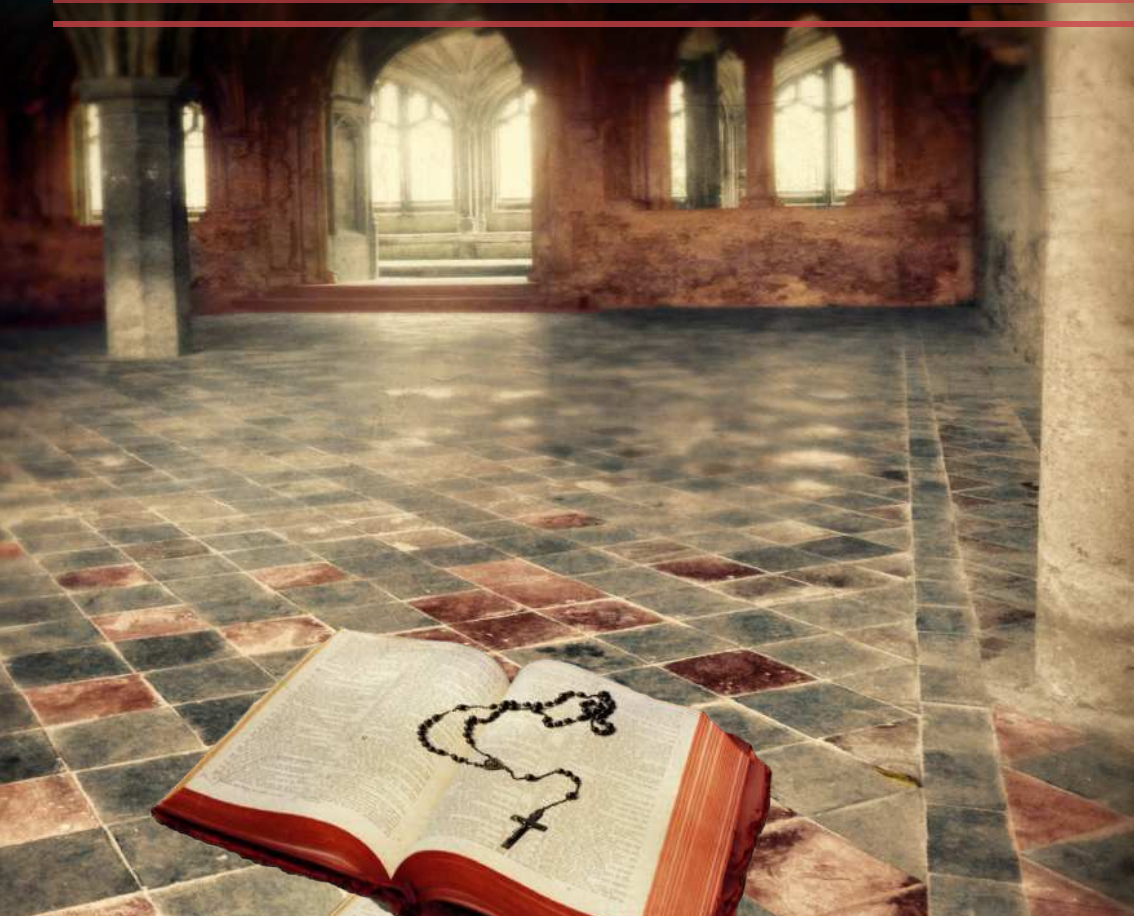


# INDREK HARGLA

LA CHRONIQUE DE TALLINN



RENTRÉE D'HIVER  
2017



# INDREK HARGLA

## LA CHRONIQUE DE TALLINN

Traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

En cet an 1432, les fastueux préparatifs de la Fête-Dieu occupent la guilde du Saint-Sacrement. Lorsqu'un moine découvre un vieux manuscrit, une chronique riche en révélations sur la cité de Tallinn, c'est un vif émoi qui se répand du monastère jusqu'à l'hospice Saint-Jean et sa léproserie.

Pendaison et empoisonnement chez les dominicains, voilà de quoi sortir Melchior de sa torpeur. L'apothicaire a quelque peu délaissé l'art des remèdes depuis que sa fille est partie au couvent s'occuper du carré des simples. Son fils est en apprentissage au loin, en proie à d'autres tourments : oui, l'amour, mais aussi un autre genre de confrérie secrète.

Épaulé de la pressante dame Bertha, Melchior entreprend de faire éclater la vérité, malgré les lourds secrets d'alcôves et la charte qui lie entre eux les frères de guilde.

Polar médiéval sensuel et envoûtant, voici *Le Nom de la rose* estonien.

**Indrek Hargla** est né en 1970 à Tallinn, en Estonie. Passionné de romans policiers et d'histoire médiévale, il a été sélectionné pour le grand prix de littérature de l'Assemblée Baltique en 2011, et a reçu le prix de la Fondation estonienne pour la culture ainsi que le prix Eduard Vilde, pour *L'énigme de Saint-Olav* (Gaïa, 2013).

Cinquième livre de la série Melchior l'Apothicaire

## La chronique de Tallinn

du même auteur  
chez le même éditeur

*L'énigme de Saint-Olav* (2012)  
*Le spectre de la rue du puits* (2013)  
*Le glaive du bourreau* (2015)  
*L'étrangleur de Pirita* (2016)

La plupart de ces ouvrages sont aussi disponibles en poche, collection Babel.

---

Ouvrage traduit et publié avec l'aide de la Fondation estonienne  
pour la culture, programme Treducta.

Indrek Hargla

La chronique de Tallinn

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

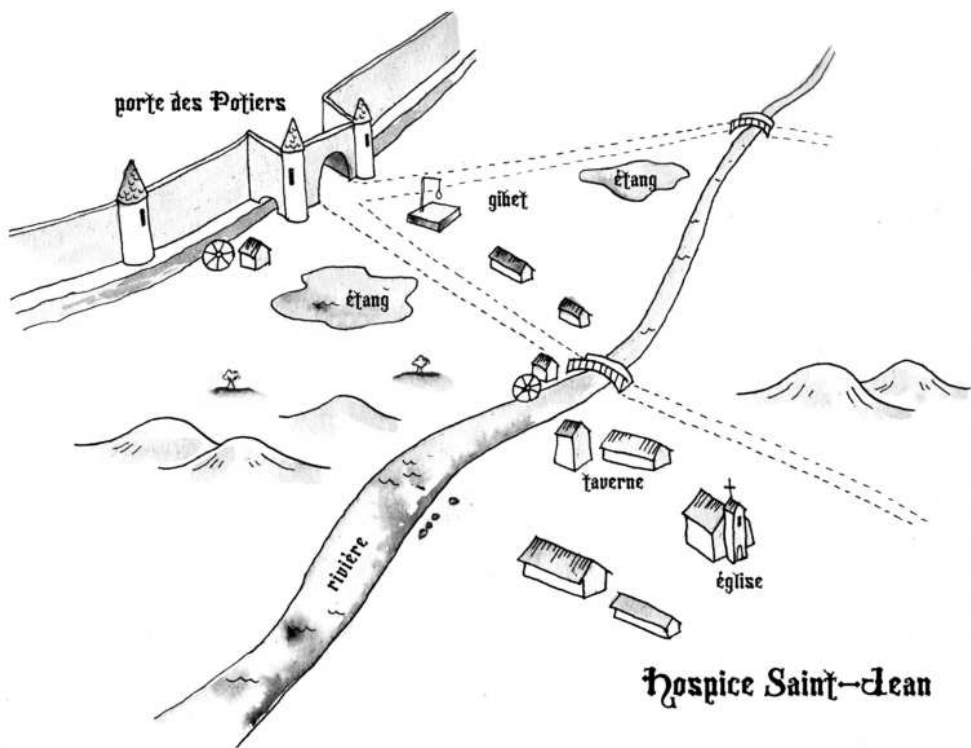
Titre original :  
*Tallinna Kroonika*

Illustration de couverture :  
© Jill Battaglia/Trevillion Images

---

© Indrek Sootak, 2014.  
© Gaïa Éditions, 2017, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-748-4







## Avant-propos

En l'an de grâce 1210, alors âgée de douze ans, la jeune Juliana, qui soignait les lépreux à l'hospice du mont Cornillon, près de la ville de Liège, eut ses premières visions d'une lune pleine, à laquelle manquait un petit fragment. Ces visions furent à l'origine d'une nouvelle fête religieuse, *Corpus et Sanguis Christi*, qui célèbre le sacrement du corps et du sang du Christ – l'eucharistie. C'est tout d'abord au sein des réseaux sociaux féminins de Liège que Juliana défendit la nécessité d'instaurer cette nouvelle fête, et l'idée gagna rapidement en popularité, conduisant à l'inscription de la solennité au calendrier liturgique local. En 1264, une bulle du pape Urbain IV – un ancien archidiacre de Liège, de son vrai nom Jacques Pantaléon – étendit la célébration de la fête du Saint-Sacrement, ou Fête-Dieu, à toute la chrétienté. Les textes liturgiques en avaient été composés par le dominicain Thomas d'Aquin, quelque part entre 1261 et 1263. L'observation de la fête se limita pourtant, dans les premiers temps, au seul diocèse de Liège, jusqu'à ce que le concile de Vienne, en 1312, l'impose de nouveau à l'ensemble de l'Église. La fête de *Corpus Christi* ne commença réellement à se généraliser qu'après que les décisions de Vienne furent confirmées, en 1317.

Au cours de ce même concile de Vienne, le pape Clément V réussit, avec bien du mal, à faire approuver deux bulles actant la liquidation officielle de l'ordre du Temple.

La fête du Saint-Sacrement avait trouvé son origine dans les pieuses aspirations de quelques femmes, par l'entremise desquelles elle s'était ensuite répandue, avec l'approbation de la hiérarchie ecclésiastique, avant de s'épanouir au sein de la bourgeoisie. Rapidement, elle constitua l'un des temps forts de la vie religieuse des villes, et dans l'organisation des processions, au cours desquelles on portait l'ostensoir à travers les rues et les places, la structure sociale de la ville devint rapidement le facteur dominant. La fête permettait aux citoyens de proclamer avec plus de force que jamais leur amour de Dieu, elle transformait les spectateurs passifs des cérémonies religieuses en participants

actifs. Dans les villes de la chrétienté, les églises avaient été construites en grande partie grâce à l'argent des habitants, et les offrandes des bourgeois permettaient d'y faire entrer les chefs-d'œuvre de l'art de leur temps. La Fête-Dieu autorisait ainsi la bourgeoisie à revendiquer avec plus d'assurance son importance dans la vie spirituelle.

La « fête du Saint-Corps », *hilligen lichames dach*, est mentionnée pour la première fois à Tallinn en 1342, sans qu'on sache si elle était arrivée là par l'intermédiaire des marchands de la Hanse ou avec les dominicains, ses principaux défenseurs et propagateurs. Les mystères liturgiques représentés le jour de *Corpus Christi* sont attestés dans les principautés allemandes à partir de 1366.

Une guilde du Saint-Sacrement fut fondée à Tallinn, suivant l'exemple des villes allemandes, vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Sa mission première était la célébration de la fête de *Corpus Christi* et l'organisation de la procession. L'existence de cette confrérie neutre permettait d'éviter les rivalités entre les grandes guildes, en empêchant que l'une d'entre elles s'arrogeât la place d'honneur. La guilde du Saint-Sacrement était intermédiaire et organisateur, ses membres comptaient aussi bien des hommes que des femmes, et même probablement des Estoniens.

*Corpus Christi* constituait aux yeux de Martin Luther l'une des fêtes les plus détestables du calendrier catholique, aussi sa célébration dans les pays d'Europe du Nord s'interrompt-elle très rapidement après la Réforme.

La popularité des chevaliers du Temple est aujourd'hui plus grande que jamais. Les légendes qui les entourent avec persistance ne font que croître, même si leur importance dans les livres d'histoire est celle d'une note de bas de page. C'est Wolfram von Eschenbach qui, en partie involontairement, a donné naissance à la mythologie des Templiers, en écrivant vers 1210 son roman en vers *Parzival*, dans lequel les mystérieux chevaliers ont en leur possession le *gral* miraculeux. De toute évidence, le lecteur médiéval était plus à même de comprendre le symbolisme poétique de cette œuvre que les pseudo-historiens d'aujourd'hui.

Dans les principautés allemandes, la liquidation du Temple se déroula sans heurts ; aucune accusation ne fut retenue contre

les chevaliers et personne ne fut exécuté. La plupart d'entre eux rejoignirent les Hospitaliers ou l'ordre Teutonique, plusieurs même les maisons livoniennes des Teutoniques.

Au cours de travaux de démolition menés à Tallinn rue Karja (rue du Bétail) au XIX<sup>e</sup> siècle, on a mis au jour, à proximité d'habitations médiévales, les fondations d'un bâtiment faisant penser à une chapelle. Cependant, les archives de la ville ne contiennent aucune allusion à une chapelle voisine de la porte du Bétail. Il semble vraisemblable que quelqu'un ait jadis édifié là un petit sanctuaire privé, et qu'un marchand, prenant par la suite possession des lieux, ait transformé l'édifice en entrepôt.

Plusieurs études modernes sur l'histoire de Tallinn font référence à certaines sources originales médiévales, qui ne nous sont hélas pas parvenues. Il est plus que sûr qu'à côté des informations transmises oralement, il a dû exister une véritable *Chronica Revaliensis*.

Le récit *Mélusine* en haut-allemand date de 1456 ; l'auteur en était Thüring von Ringoltingen, et l'ouvrage s'inspirait d'un drame en vers écrit en français environ un demi-siècle plus tôt. Le texte que lit Carstine Gambrinus est sans doute une traduction plus ancienne en bas-allemand, dont les chercheurs ont supposé l'existence sans pouvoir en apporter la preuve. Carstine vivait dans l'hospice Saint-Jean, destiné aux lépreux et situé à proximité de Tallinn, au bord de la route menant vers le sud, sur la rive opposée de la rivière de la Tête-de-Bœuf. On n'avait pas coutume d'installer les léproseries loin des villes, contrairement à ce que prétendent plusieurs auteurs d'aujourd'hui ; de même, on ne peut pas affirmer sans nuances que les lépreux aient été rejetés et méprisés. La pratique générale était, certes, de les isoler de la population valide, mais il allait de soi que la communauté leur devait assistance. La léproserie faisait partie du paysage habituel des villes et rappelaient constamment à leurs habitants ce devoir de charité chrétienne.

Les malades accueillis à la léproserie et les hôtes étaient soumis aux règles de vie des communautés ecclésiastiques ; ils constituaient un couvent, et leur premier devoir était de remercier, par leurs prières, les donateurs de l'hospice. Une sorte de symbiose religieuse particulière se formait ainsi, et la doctrine selon laquelle les bonnes actions constituaient un billet pour le

royaume des Cieux garantissait la bonne marche d'un système de sécurité sociale auquel était épargnée toute pression fiscale de la part du pouvoir administratif. Les dons rapportaient dans les caisses de l'hospice plus d'argent que son fonctionnement au jour le jour n'en nécessitait ; ses champs, son moulin et la vente de la bière procuraient également des ressources substantielles, et un capital confortable finit par s'accumuler, ce qui permit de commencer à prêter de l'argent. L'hospice Saint-Jean fut ainsi le premier établissement de crédit financier à Tallinn – la première banque.

Les guildes médiévales – celles, du moins, qui étaient présentes dans les pays allemands – ne doivent pas être regardées comme des syndicats primitifs, ni seulement comme des groupements confessionnels. Derrière le lien qui unissait leurs membres se cachait une philosophie mêlant le travail et la religion. Le travail permettait la subsistance et l'épanouissement de la société ; il s'agissait donc d'une action chrétienne, approuvée par Dieu. L'union des membres d'une guilde reposait sur la fraternité et la loyauté, et se regrouper visait avant tout à leur permettre de mener une vie chrétienne pour le bénéfice de toute la société. Le travail était une action agréable à Dieu. La procession de *Corpus Christi* était une expression directe de cette philosophie.

## « Morts au monde, mais vivants aux yeux de Dieu »

1432

*Tallinn, léproserie Saint-Jean*

Il n'y a pas de miroirs dans l'hospice des lépreux.

Même à l'église, le prêtre veille attentivement à ce que les ustensiles de la messe ne renvoient aucun reflet, et à la place des vitres, on tend sur les fenêtres de l'hospice des vessies de porc. Les lépreux peuvent voir leurs semblables, mais pas leur propre visage, de peur qu'ils ne perdent la foi et l'espoir.

Mais l'eau... l'eau ne trompe pas. Sa surface lisse, ce miroir inventé par la nature, montre sans équivoque aux lépreux qu'ils n'ont plus d'espoir en ce monde. Dans l'autre, oui, si du moins il est vrai que Jésus a aimé les lépreux et qu'il les a guéris. Comment, les sermons prononcés à l'église de l'hospice ne le disent pas. Il y a aussi certains passages de la Bible qu'on ne lit pas – ceux où il est dit que les lépreux sont des morts vivants, et que la lèpre est un châtement divin.

À l'hospice Saint-Jean de Tallinn, il y a en ce moment douze lépreux – exactement le même nombre que d'apôtres, pour quelque mystérieuse raison. Certains d'entre eux sont déjà si vieux qu'ils ne peuvent plus quitter leur lit, et cela fait longtemps qu'ils ne sont pas allés à l'église. Ils ne se rappellent pas ce qui s'est passé hier, il y a deux mois, ou dix ans. Mais ils se souviennent de leur nom, de leurs parents, de leurs frères et sœurs, de toute leur famille, qu'ils ont quittée et qui les a envoyés ici pour le restant de leur vie. Ils se souviennent de la maison qu'ils ont jadis habitée, ils se rappellent chaque recoin où, enfants, ils se sont faufilés, ils se rappellent leurs jouets, et leur premier amour. Ils se souviennent de choses qui ont compté dans leur existence, mais ils ne se souviennent pas de la vie à la léproserie. Ici, ils sont des morts vivants. Ici, ils doivent croire que seule la miséricorde divine peut les guérir.

Ils le croient, mais personne n'a encore vu de ses yeux cette guérison. La seule miséricorde que Dieu a faite à ses lépreux,

c'est que la lèpre ne tue pas : elle fait de toi un infirme, elle prend tes doigts, tes mains, tes pieds, ta vue, elle t'arrache la peau, mais elle ne tue pas. Une fois que la maladie a fait ses ravages, tu peux vivre encore longtemps et mourir de vieillesse.

Les lépreux les plus vieux se souviennent de leur enfance et la racontent tous les jours. Ils parlent aussi de la Messe de la lèpre, qu'on disait, dans le temps, dans les églises. C'était la dernière messe à laquelle ceux qui avaient été reconnus comme malades pouvaient assister avec tout le monde. Là, on les bénissait, ils communiaient une dernière fois, puis on les inhumait – aux yeux du reste du monde : on leur versait de la terre sur la tête, et un cercueil ouvert, placé dans l'église, symbolisait leur enterrement. Alors ils étaient réputés morts. Et ils l'étaient, désormais, pour le monde des hommes, mais ils vivaient toujours aux yeux de Dieu.

Ensuite, on les menait à la léproserie Saint-Jean, qui est si proche de Tallinn qu'on entend même les cloches des églises, et le grincement des portes de la ville, quand on les ferme pour la nuit. Mais pour les habitants de l'hospice, elles demeurent fermées jusqu'à la fin de leur vie, et cela peut être très long, car la lèpre – maudite soit-elle ! – ne tue pas.

Carstine n'était pas lépreuse.

Carstine était ici par sa propre volonté. À l'âge de douze ans, elle avait demandé à être envoyée à l'hospice pour ne plus être obligée de parcourir les rues de la ville en boitant, la face couverte par un voile, et de voir les citadins s'enfuir tout de même à son approche, d'entendre les murmures méprisants et de lire la frayeur sur les visages lorsqu'elle portait la main à son voile. C'est un geste qu'elle avait appris toute petite : si tu veux que les autres arrêtent de se moquer de toi et de te tourmenter, menace-les de dévoiler ton visage. Ils s'enfuirent.

La naissance de Carstine avait été si difficile et dramatique que sa mère avait rendu l'âme dans d'horribles souffrances et que la sage-femme avait perdu connaissance. Carstine était un monstre. Il n'y avait pas de place pour elle dans la ville. Où aurait-elle bien pu aller, sinon à l'hospice, avec les infirmes et les affligés ? De toute façon, c'est là qu'on aurait fini par la conduire un jour ou l'autre. Alors mieux valait que ce soit tout de suite, et à sa demande, plutôt que repoussée et rejetée. Carstine ne pourrait jamais se marier ni avoir d'enfants, même les aveugles

la chassaient ; à quoi bon s'abaisser, et amener les autres à s'abaisser ?

La seule créature qui soit quotidiennement témoin de la monstruosité de Carstine, sans pour autant en faire aucun cas, est un petit chiot qu'elle a pris pour vivre à ses côtés. Elle l'a appelé Hopi, et Hopi voit tous les jours Carstine telle qu'elle est réellement, sans son voile.

Il ne semble pas accorder la moindre importance au fait que sa maîtresse ne ressemble pas aux autres humains ; il a même l'air de l'aimer.

Cela fait déjà huit ans que Carstine vit dans l'hospice, et ici, au moins, sa vie a un sens. Chaque jour, elle aide à soigner les lépreux, en espérant que Dieu aura pitié d'elle et la rappellera plus vite auprès de Lui.

Mais le bon Dieu n'a pas pitié. On dirait qu'il n'y songe même pas. Carstine aide à administrer les saignées aux lépreux, elle aide à nettoyer et à panser leurs plaies, elle les touche avec les ustensiles liturgiques dorés... et elle ramasse les doigts qu'ils ont perdus et les enterre au cimetière, derrière la chapelle. Ici, elle est à la fois malade et médecin, retranchée du monde à jamais. C'est son destin, elle l'a accepté. Mais certaines fois, Carstine sourit intérieurement, quand on parle à l'église, durant l'homélie, de la miséricorde céleste. L'aumônier de l'hospice ne sait pas à quel point cette miséricorde est, en réalité, proche de Carstine.

Et elle se rapproche chaque jour.

Chaque fois que s'ouvrent les lourdes portes de l'hospice, Carstine espère qu'elles vont livrer passage à son meurtrier, à celui qui mettra enfin un terme à ses souffrances terrestres.

Il ne s'est pas encore présenté, mais il viendra, Carstine y croit plus fermement qu'au royaume des Cieux. Il viendra, il doit venir : il ne peut pas laisser Carstine vivre trop longtemps ici, à l'hospice, car elle connaît un secret qu'elle n'a pas le droit de connaître. Et elle sait le nom et le visage de son meurtrier – encore qu'il pourrait venir masqué et emprunter hypocritement les traits d'un autre.

Mais il viendra à coup sûr. Ce jour-là, il sera muni d'une fine cordelette, de vin empoisonné ou d'une dague effilée, peu importe, mais il viendra. Carstine compte avec impatience les jours qui la séparent de ce moment, et elle feint la soumission,

elle fait mine de s'être accommodée de l'apparence que Dieu lui a donnée. Ce meurtrier est son seul espoir de quitter cette vallée de larmes. Un jour il viendra, et Carstine prie Dieu pour que ce jour ne tarde plus. Elle ne résistera pas, c'est d'un cœur apaisé qu'elle se laissera tuer.

Et elle emportera son secret dans la tombe. Ce monde, là-bas, au-delà des portes de l'hospice, ne vaut pas que Carstine le lui dévoile. Qu'ils soient tous maudits !